

ANATOLE SWADOCK

TRUCS DE BOUSE



Poésie / OR EDITIONS

DU MEME AUTEUR

Petits poèmes géologiques, OR EDITIONS,
Collection Poésie, 2007, OR02.

PREFACE A L'EDITION DE 1993

La tâche qui m'a été confiée est relativement difficile comme vous pouvez le deviner. En effet, présenter les oeuvres d'un inconnu est une gageure que dans ce cas, je m'enorgueillis de remplir. Ma qualité d'homme de lettres, ainsi que ma réputation, pourront, je l'espère, donner un nouvel élan à la notoriété déjà naissante d'Anatole Swadock.

La première fois que j'ai rencontré Swadock, dans un bar perdu du cinquième arrondissement, nous étions devant un verre de Guinness. L'éditeur avait voulu organiser cette rencontre afin que je prépare l'écriture d'une préface aux premières poésies de Swadock intitulées « Trucs de bouse ».

Malgré son jeune âge et son manque de qualifications ou de titres littéraires, nous pensons que Swadock s'est tourné précocement vers la poésie. En effet, tout laisse à penser qu'il envisage la Poésie - avec un grand P - comme le moyen d'expression nécessaire pour rénover le cadre de l'art écrit de la fin du XXème siècle. Sa vision futuriste de la langue où se mêlent archaïsmes, néologismes et mots de tous registres, fait de son oeuvre un ensemble fort,

vrai, désespéré par moments, emprunt à la fois d'une préoccupation réelle de se situer dans la continuité des grands poètes du XXème siècle (on citera *Zyklus coordonné* où l'on sent que Swadock est gêné par l'absence de mots servant à exprimer la vérité). Sa témérité poétique va parfois, au détour d'une phrase abrupte, jusqu'à verser dans un érotisme discret quoique intense.

Lors de nos entretiens, Swadock a réussi à me convaincre des nécessités presque supra humaines de sortir l'Art de sa « fosse septique » (sic), de dynamiser une poésie lancinante et écrasante dont le message a disparu au profit de questions dont les résultats ont « la stérilité de l'auto interrogation sur les problèmes de fond ».

Il n'en reste pas moins que Swadock ne veut qu'on le prenne pour un inventeur, mais plutôt pour un être suivant les « ruines des repas de ses contemporains », et c'est en cela que réside, selon moi, la substance de sa modernité. Si l'on ajoute à cela, l'omniprésence de la dérision dans sa poésie (on pourra se référer à la fameuse *Journée de pêche ratée*) et de l'auto dérision autour du concept d'oeuvre d'art auto produite (comme dans *Désillusions* par exemple).

L'obsession d'un type de « justice finale » qui serait a posteriori une manière de remplacer Dieu et son jugement dernier, ou de le « concurrencer » selon ses propres termes, montre les facettes kaléidoscopiques des mots agencés soit de manière remarquablement banale, soit fantasmagoriquement étonnante. Les propos sur la double évolution du « sens

universel de progression » pour se référer à Condorcet, au niveau individuel - nécessitant une flamme catalysant la « réaction artistique » - et au niveau global, au travers des nouveaux modes de « couranter » les mouvements artistiques d'audience mondiale (au sens étymologique et violent du terme), montrent pourquoi Swadock peut devenir le phare sauveur des courants créatifs à la dérive.

Pourtant, c'est derrière ce nom qu'il se réfugie, aimant à plaisanter sur son aspect pseudonymique, et c'est depuis cette position d'attente et de défensive - très prisée en stratégie - qu'il paraît pouvoir rallier, concilier, (nous oserons même) faire la synthèse des différents courants poétiques modernes, tout cela au travers des composantes phonétiques de ce nom, et non comme un être créatif ou créateur qui lui-même s'incarnerait sous cette bannière révolutionnaire.

Il est à dire que l'évocation des professeurs de lettres de toute sorte le rend morose en raison, nous l'avons deviné, d'expériences sinueuses voire sans issue dans les méandres tentaculaires de l'enseignement classique. A de tels insinuations, il répond en gentleman que les créateurs de l'histoire, ceux que nous voyons désormais comme les « poursuivants » de buts théologiques, ont apporté par leur seul exemple des leçons plus riches en enseignements que les « paroles désertiques et méphitiques des beaux parleurs de bouse ».

C'est par cette transition, certes facile mais agréable, que nous passons à ce mot de « bouse » utilisé fréquemment par Swadock à la place d'interjections plus violentes. Il nous a promis l'explication de cet état de fait dans les premières pages du roman qu'il prépare. Car, dans l'optique d'un éveil d'une langue en roue libre, parasitée par les assauts extérieurs des mots saxons et autres, qui remplacent des mots existant dans notre langue, l'intrusion ou même la réhabilitation de mots anciens issus du patrimoine est une des manières à la fois indispensable et complémentaire au travail des arts picturaux, au sens large, et musicaux de faire avancer la société pour sortir le public du rôle d'observateur imbécile et malléable que lui ont attribué les moyens de communications modernes.

D'ailleurs, l'élévation de l'homme à l'Art - un peu comme le surhomme de Nietzsche est élévation de l'homme à lui-même - semble un des points capitaux des centres d'inquiétude de Swadock. Accaparer l'apparence, incorporer les critiques font de l'homme une « salade au chèvre chaud » qui trahit du potentiel et de l'exprimé. Autrement dit, la latence fait penser à une hibernation continuelle des expressions contingentes. C'est dans ce domaine que l'acteur doit émerger du lac bouillonnant et Freudien - bien que Swadock conteste beaucoup les résultats ou théorèmes psychanalytiques.

Le chant de Swadock nous donne une vision violente et cependant affreusement réaliste de notre société où les concepts - et pis, les valeurs - qui donnaient un sens à la création au sens pur, au « concept d'oeuvre d'art tel que l'a montré superbement et nécessairement Marcel Duchamp », disparaissent au profit d'une éthique du profit généralisé. Swadock passionné, démoralisé, violent, sensuel, et absurde « dripp » une palette préparatoire à la perception du sens de la vie.

Gaston-Norbert Ubrab, Paris, 1993.

PREFACE A L'EDITION WEB DE 2001

Il y a huit ans, Anatole Swadock me faisait l'honneur d'accepter la préface que j'avais écrite pour son premier recueil de poésies *Trucs de bouse*. Cependant, étant donné la confidentialité évidente dans laquelle cet ouvrage fut publié (un seul exemplaire à ma connaissance !) et l'extrémisme dont fit preuve Swadock pour limiter le nombre de copies et ne pas devenir « mainstream », une autre préface s'impose aujourd'hui que le recueil est enfin disponible sur le web.

Les conditions ont changé pour Swadock en huit ans. Son pseudonyme, déjà très moyennement apprécié par le public, a disparu et s'est transformé en un alias qui sert à le désigner sur le web (1001nuits), un alias que personnellement je trouve encore plus impersonnel, mais cela n'est qu'une impression tout à fait subjective.

Il y a quelques années, sans que personne ne puisse faire le lien entre les deux pseudonymes, Swadock ouvrait un site web en y ajoutant quelques unes de ces dernières poésies. Bien entendu, ces dernières, plus récentes, ont perdu cette fraîcheur juvénile que nous

retrouvons dans les *Trucs de bouse*, pour gagner en maturité et en intellectualisme grandiloquent.

A présent, les poésies originales de *Trucs de bouse* cachées sont disponibles gratuitement au grand public qui peut apprécier toute leur complexité au travers de l'exposition des grands thèmes chers à Swadock : l'Art, les femmes, l'alcool, la nullité du monde, la solitude, le jeu. Bien entendu, avec le recul, ces poésies pourraient paraître comme empruntes de naïveté. Mais n'est-ce pas l'essence du grand poète que de démontrer qu'il est encore un enfant ?

Le Swadock d'aujourd'hui est plus abstrait, plus meurtri aussi, sans doute en raison d'expériences personnelles désagréables dont il me confiait la substance lors d'entretiens privés qui feront l'objet d'émissions télévisées dans un futur proche.

Reste dans ce premier recueil, la ferveur de s'en sortir, de réaliser que la volonté fait tout et que le monde doit et peut être façonné à sa propre image. Le demiurge Swadock pousse alors sur le devant de la scène les thèmes les plus noirs, transcendés par la noirceur des décors ; les protagonistes subissant s'incarnent subitement en acteurs. Certes les combats les plus âpres hantent encore le tissu poétique de ce monument de noirceur et de solitude, mais l'être re-naît fabuleusement à la responsabilité de ses actes. Cette transformation, hors de toute perspective poétique, marque un pas définitif dans l'aventure littéraire de Swadock, qui à ce moment précis de

son existence, commence à s'intéresser à la fiction.

Swadock montre, dans ce recueil, que les avatars construits de cette pseudo poésie de jeunesse témoignaient d'une veine poétique en éveil et en perpétuelle ébullition. Comme un phénix qui déploierait de nouveau ses ailes après des années de sommeil et de dur labeur martyrisant, Swadock prend dans ces pages violentes son envol de poète et, s'il est gauche dans ces premières tentatives lyriques en terres poétiques, c'est pour mieux nous saisir d'images fulgurantes, de jeux ineptes avec les mots et de sa volonté de faire de la poésie librement, quitte à ce qu'elle apparaisse ridicule ou mal venue, ou quitte même à refuser dans l'écrit poétique lui-même la pure notion de poésie.

Elever le poète vers des cieux de conscience absolue, réaliser que les désirs du poète ne sont pas compatibles avec les préoccupations du monde, voilà le destin de Swadock, voilà la substance de son combat métaphysique et l'étendue de sa malédiction de poète post-romantique.

Gaston-Norbert Ubrab, Nice, 2001.

TRUCS DE BOUSE

1991-1993

C'EST UNE BONNE QUESTION

- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?

- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Pourquoi pourquoi ?
- Parce que.

L'AVOCAT DU DIABLE

En chaque homme, transparent à mes yeux, je
distingue
Plus qu'un désir, une vague, une folle démence
L'envie d'utiliser cette ardente seringue
Afin que dans les veines coule l'horrible semence.

C'est pourquoi, à toute heure, à tout âge,
j'espionne
Mes futurs serviteurs qui un jour cèderont,
Les yeux remplis de haine à cet affreux démon
Qui bientôt dans leur conscience violemment
résonne.

Pourtant, à mon grand dam, certains êtres
oublient
Lavés de leur crime comme par une douce pluie.
D'autres jamais n'oseront, la plupart d'ailleurs
Etouffés par leur foi, leur orgueil, leur humeur,

Leur manque de caractère, leur vile lâcheté,
Leur ignoble façon d'éviter cette peur
Qui rongant leur sangs avec méchanceté
Les ferait crever avant que l'autre ne meure.

OBSSESSION

Avachis sur les moellons
des choses nous brinquebalons
Pour aller jusqu'au vallon
Vers le pain que nous miélon

Dans le noir déambulons
Vers le noir purulon
C'est en coeur que nous râlon
Sur ce pauvre bel étalon

Que c'est drôle, nous rigolons
Emportés par notre élon
Nous shootons dans le ballon
A la mode François Villon

Dans le noir nous roulons
Au moteur manque un boulon
An voiture nous pilons
A pieds nous rentrons - c'est long !

JOURNEE DE PECHE RATEE

La pluie qui mouille
A s'mé l'embrouille
Dans nos esprits
De malappris.
On a ouvert
La porte qui rouille
Pleine de vers
Et de bidouilles.
Qu'est-ce qu'on bouffe ?
Quoi ? Des grenouilles ?
Après ces ploufs
Vaut mieux des nouilles.
Mais qui prépare
Cette tambouille
Commençant par
De l'eau qui bouille ?
Hé ben vingt dieux
Qu'est-ce que tu touilles !
Y vaut bien mieux
Laisser ces nouilles.
— D'abord connard
Tu n'es qu'une crouille !
— Hé salopard
t'as vu ta bouille ?
Si tu fais chier
J't'écrase les couilles.

— T'es vraiment niais
Comme une andouille !
— D'abord c'est moi
Qui sans émoi
Me mettrait dans les fouilles
Cette platée de nouilles !

FUTUR ENTREVU DANS UN LAVABO QUI SE VIDE

Accablés par le mal de la toute puissance
Compromettant la vie et installant l'absence
Seuls parmi les restes nous allons sans remord
Fiers et abattus comme des cadavres morts

Oh imbéciles moyens pour faire notre vie
Que d'autres exploitent et par nécessité
Affectent le commun d'une étrange cécité
Pour que bientôt passif il se voue à la nuit

Les puissants projettent ce que nous devons faire
Bêtes ou animaux incapables de pensées
« Leurs pas et leurs esprits doivent être
cadencés »
Les puissants ordonnent les pleutres obtempèrent

Nous reste-t-il un brin de cette décision
Une noble distance un refrain passager
Un air qui gaiement pour nous encourager
Nous ferait oublier que nous abusions

Jadis libérés de ces vaines contraintes
Des choses planifiées par d'autres inventées
Les mêmes qui instaurèrent cette insolente
étreinte
Afin qu'à travers eux servitude soit louée

Marchant alors sereins sur le long sentier
Qui guide doucement du néant au néant
Chacun à notre manière nous avançons un pied
Vers la mort compagne du tout dernier instant

Certains découvriront un passage bien amer
D'autres à l'image de leur vénéré dieu
Clameront le jugement miséricordieux
Pour tous ceux qui punis rôtiennent en enfer

PHILOSOPHIE DE LA MORT
Ou pensée lors d'un éternuement

Je ne suis qu'une loque,
Un pantin, une breloque,

Que lentement on laissera pourrir
Afin que les vers je puisse nourrir.

Je ne suis qu'une ruine
Qui lentement s'abîme

Dans le nouveau cimetière des vautours
Froid et glacial entre les noirs tours.

Allons, chantons, mangeons,
Déclinons, pourrissons,

Pour que les vivants de nous se repaissent
Trahissant finalement cette faiblesse
Qui amèrement nous emmène - Bohême -
A la tombe, fin de ce pauvre poème.

LE SECRET

Dans une antique forêt oubliée du monde,
Pâlement éclairée par une lune ronde,
Marchait tranquillement un vieil homme lassé
Que d'innombrables endroits avaient vu passer.

Dans le calme mystique de cette étrange nuit,
Il voulait de ce monde oublier tous les bruits
Et oublier surtout l'horrible vérité
Que des anciens un jour il avait hérité.

Toute sa vie n'avait été qu'un long voyage
Où il avait en vain cherché le réconfort,
Mais la peur seule avait décidé de son sort.
Maintenant qu'il allait atteindre le rivage

Qui le délivrerait enfin de ses tourments
Il était calme, serein, appréciant encore
Ce vent glacial qui violemment fouettait son
corps.
Il était brisé. Il oubliait maintenant.

Dans le silence immense des arbres centenaires,
Il voyait le monde cacher la réalité ;
Il se voyait lui-même avoir peur et se taire.
Il vit le temps allié à la calamité.

Dans une antique forêt oubliée du monde,
Pâlement éclairée par une lune ronde
Marchait tranquillement un vieil homme lassé
Qui, avant le jour, aurait trépassé.

LES ELEMENTAIRES

Cheminant avec peine dans les ruelles obscures,
Dans le glauque dédale des sombres avenues,
Elle découvrait la plaie que cette ville impure
Laisait sur la montagne et ses reliefs charnus.

La neige qui tombait, pourtant vierge et blanche
Ne pouvait masquer la noirceur de son visage,
Horrible cicatrice dans la forêt de branches
Détruisant l'harmonie du violent paysage.

Mais bientôt, sous un déluge de glace et de
pierres,
S'enfouira à jamais la cité pécheresse.
Sa puissance pouvait, prétendaient les plus fiers,

Dépasser les pouvoirs de la Grande Prêtresse,
Qui règne seule sur le monde et la vie
Faisant de l'existence un éternel sursis.

ET A PART ÇA, QUOI DE NEUF ?

Il est des jours de bonheur suprême
Il est des jours de malheur furtif
Des jours de haine
Où les nerfs sont à vif

Il est des temps de grisaille
De désespoirs ou d'appels lancinants
Des jours indifférents
Des noeuds dans nos entrailles

Il est une inconnue
O joie ineffable
Que je vie courir nue
Une princesse de fable

Il est des jours sans joie de ne pas la voir
Des jours d'espoir pourtant
Des jours qui passent effaçant les déboires
D'un corps qui l'aime tant

Oh la belle inconnue dans sa parure d'Eve
Que je chérie de jour et jusque dans mes rêves
Qui m'imprègne si fort et si gaiement
Que du nous j'ai appris l'usage

MA PETITE INES

Ma petite Inès
Ma jolie princesse
Qui va à la messe
Tu viens ce matin

Tu défais tes tresses
Entends-toi viens res-
Te car tes caresses
Sont un vrai festin

Une douce ivresse
Ta crinière épaisse
Et tes jolies fesses
Dans leur bel écrin

Montrent ta finesse
(Pas un poil de graisse !)
Toi jeune maîtresse
Mon bijou de lin

Assise petits ges-
Tes vas-y confesse-
Toi coquine traîtresse
En l'autel de nos reins

Comment donc qu'était-ce

L'ultime prouesse
J'étreints ma déesse
La voûte de tes seins

Tu te dresses
Le temps presse
Quelle jeunesse
O toi ma putain

LES VRILLES DE MON CŒUR

C'est par un ciel d'hiver
Que je me levai, fier
D'aller bosser chez Livredis
Au lieu de jouer à Tetris

Des Mineurs pourtant je
Ne partage pas l'esprit
L'école est un outrage
A l'autel du travail on prie

POEME INEPTTE

Les platanes aux doigts effilés
tentent d'atteindre le ciel noir
Ou brille comme le quotidien qui foire
Une lune ronde et filée.

Non mon ami, jamais tu n'auras la chance
D'écouter cette voix merveilleuse de beauté, de
 beauté
Qui réside ailleurs et dans les courbes.

Sans doute viendra le jour des oracles
Mais alors que le blanc se dissout au ciel
 Et le fiel
du jour s'abat, les mâcles veulent mourir.

Le vent se déchaîne alors et tu resteras
 Seul face au bruit
A la multitude, au néant de non-dits
Et là même, tu ne crieras pas

Au sein du groupe des spectres transparents
Tu prendras place
Es-tu partie ou différent
Dans quelle classe ?
Le choix est à faire mais il s'argumente
Et tu y laisseras sang sueur et prétention

Peut-être faut-il croire à la répétition
Avilissante et sans mouvement
Lier contacts voire passions
A ton propre détriment

Oublie tout, Jack-Bill, mon frère
Ces propos sombres et mornes
Vautre-toi par terre
Et savoure les cornes
Qui aiguisées entreront en ton âme
Afin d'en détruire tout espoir
Et qu'enfin tu te pâmes
Dans les habitudes des couards

Oublie ces paroles ineptes
provoquées par l'envie
Des hôtes de ce monde - et mépris -
Ne visant qu'à te rendre immonde
Toi qui côtoie le compromis

LE REVERS DE LA MEDAILLE

Olivier
5-6-71

IDEE SUBTILE

René Char travaillait chez Dassault

HORREUR ES-TU SANS FAUTE

Horreur es-tu sans faute l'apôtre du danger
Le sans sommeil se meurt à ta rencontre
 puissante et terrible affaire ne reste plus
La demeure du vaillant le glas résonne dans tes
 tempes molles et décomposées tu me ferais
 honte
Si je t'avais rencontrée

JE T'AI REVEE UN JOUR

Je t'ai rêvée un jour
Ta peau convenait
Chaude, douce, humide
Elle m'intimidait.
La peur de te toucher
D'oublier qui j'étais
Que j'avais des caries
Et des problèmes d'aire.
Tu étais si jolie
Tes fesses disaient bonjour
Au plafond vicieux
Qui son oeil suave
Te lorgnait de travers.
Il était indiscret,
Il fallut l'éteindre
A travers la forêt,
Je te retrouvais fraîche.
Que faire alors ?
Rien n'aurait percé
Mais tout était à faire
Peut-être le plus pressé.
Qu'importe tout cela
Maintenant que depuis la tour
Je contemple le bas
Où bientôt je serai.
Quoique peut-être un jour

Je te reverrais.
Nous varierons ensemble
Sur des pièces pour nous
Orchestre de nos corps
Percussion de nos sexes
Chaleur, bouffée de notes
surprise du dénuement ?
Mais ce ne sont que délires
D'iconoclaste rageur et vil
Qui d'une pince sans rire
Attend sa rage de dents
(par ailleurs bien méritée).
A titre posthume
Tu pourrais revenir
Et me conter fleurette
Sur l'aube de mon tombeau...
Tes courbes infinies
Que j'ai prises en tableau
De l'huile svelte et froide,
J'ai fait des braises.
Je t'attends aujourd'hui
Et tu ne viendras pas
pourtant, la journée fut longue
La nuit est douce encore
Du vent dans les voiles
Voilà ce que tu voulais
Pourquoi Ulysse partir
Pourquoi tu ne reviendrais
Le vent reste ton hôte
Les mathématiciens te cherchent
Moi aussi, j'aimerais interpréter
Le fracas de tes côtes
Mes mains sur tes hanches

Alors que nous allions
Tendant à la vengeance
Sur des flots tatillons.
Tu étais si belle
Dressée sur un vautour
Au milieu des ruelles
De nos charognes amours
Du vent tu es l'écho
C'est ainsi que je cherche
Depuis beaucoup trop tôt
L'aventure est trop rêche
Des formes voluptueuses
Vrillent mon esprit lacéré
C'est toi horrible tueuse
Qui vole mes envies !
mais je te retrouverai
Tôt ou tard et puis lors
A tort et à travers
Les monts sortiront de terre
Les mots pleuvront comme un orage dur
Du métal au béton, fracassé du tourment.
Tes jours sont comptés ma belle
Avec une punaise,
Mon papillon feutré
Tu seras épinglée
Et gardée à jamais
Dans tes diverses mues
Au souvenir du fou,
Tes fines courbes nues.

IL EST LA

La plus grande vilénie
Rutile la facilité
Qui apparaît honnie
Sent le placard mité.

Pourtant on la convoite
La courre, la pratique
Sans pour autant être hérétique
Ou laid comme con qui boite.

Tout cela fait mal
Mais que dire
A qui râle quand on expire ?

La voie tracée est celle
Qui vise à ne pas réfléchir
Accepter des idées belles
Briser jusqu'à détruire.

Qu'importe puisque le fiel
Généreusement renversé
Est émis sans pensée ?

Ou alors le pire est fait,
Insondable, profond
Au lourd voile épais

Doucement on répond

D'une leçon de ténèbres
On n'y trouve plus son compte

Toujours poursuivie
L'honneur de sa tombe
Et paraître vivre
Jusqu'au fond de la combe

La solitude, mon gars
Disait un des anciens
Te tordra les foies
Pour imposer son être,

Pourtant tu resteras seul
Unique ou à deux
Et tes amis hargneux
Coudront ton linceul

LE VOL DES CORBEAUX AU DESSUS DE MA TETE

Le vol des corbeaux au dessus de ma tête
Et les champs ravagés de la fin de l'automne
Me donnent la vision d'une macabre fête
Joyeusement baignée par le glas qui sonne.

Il demeure facile de ne voir que la mort
Rassurant aussi, pour l'éternelle victime,
L'incompris permanent, le malheureux ultime
Qui, face aux os, refuse d'être fort.

Une fée pourrait le tirer d'esclavage
De pensée obscure, annihilatrice
Faire sentir spectres et personnages

De son tourment, l'instigatrice
Les fabuleux principes des aînés, des anciens
Sont trop cheval lorsque l'on ne sent rien !

PIS QUE SAOUL

Ce soir-là dans le bar
Ce soir-là dans le soir
Ce soir-là nous buvions
Ce soir-là comme des cons

Ce soir glauque comme le jour
Ce soir glauque comme le tour
Ce soir glauque qui nous menait
Ce soir glauque au temps qui peinait

Alors enfin on est sortis
Alors enfin on a crié
Alors enfin on s'est vautré
Alors enfin dans la lie

Et puis alors on a pleuré
Et puis alors on a gueulé
Et puis alors on a rien dit
Et puis alors on est maudit

Tout juste on a trébuché
Tout juste qu'on est arrivé
Tout juste au bout du sentier
Qu'tout juste not'vie privée
Tout juste avait gardé
Tout juste on s'est couché

Ce soir-là on avait rien fait
Ce soir-là on avait rien dit
Ce soir-là on aurait mieux fait
Ce soir-là d'rester au lit

Ce soir glauque c'était not'vie
Ce soir glauque c'était ça de pris
Ce soir glauque notre sale gueule
Ce soir glauque on étaient seuls

REVE D'UN DEVENIR MOINS QUE PROBABLE

Les répétitions arides des jours rêches
Qui fondent avec les vents éberlués
Observent les maisons la poire la prune la pêche
Le quotidien foiré

Alors l'esprit le voit dans un four tranquille
Où fou il attend l'heure qui suit
Cuisant au sein des lâches et des vils
Les ultimes scories

Le rire alors est son échappatoire
Le dément le maudira toujours
L'excuse du tarot est son grain de hasard
Alors qu'autrui nourrira les atours

Toujours fou il ne sera point
Car cela serait trop facile
Les cochons le guettent en retroussant le groin
Et mordent dans sa chair docile

Ainsi maudissant le vulgaire
Qui infecte les plaies des sordides apparences
Il s'ensevelira sous terre
Dans son linceul de négligence

C'est que l'on revient trop bas

Poussé par les contingences contingentes
Avec autour de soi
La foule de la gente

VASE CLOS

Elle parcourt les couloirs, les chambres, les âmes
Les pièces biscornues, les halls trop ventés,
Les salles inhabitées des temps qu'on a hantés
Où, pourtant, plus que d'aucuns se pâment.

Les initiés, les groupuscules atroces
Les parias, les indépendants fantômes
Qui s'émoustillent à coup d'armes rosses
Où aucune protection, armure ou heaume
Ne peut prévenir les bosses.

A force de voir en ces faces livides
L'atmosphère éthérée d'un cauchemar grotesque,
Elle ferme la porte à cette horrible fresque
Et part dans le froid, la neige, le vide.

La mort peut être préférable
Qui peut le dire, personne n'en renvient.
Dans le froid sourd, la pâle fable
L'engourdit ; elle ne sent plus rien.

Juste une intense fatigue
Qui l'envahit jusqu'à la peur
Alors que pour elle sonne l'heure
De ce repos que l'âme irrigue.

GNU M'A DIT

Le héraut sonne la cloche
Pour que plus bas se lèvent les moches
Le jour de l'impôt est proche
Où ils videront leurs poches

Le vénérable roi-tyran hoche
Sa tête de fantoche
Son palais tout de roche
Jamais ne subit d'anicroche

Et pendant que son cuisinier poche
Les oeufs du jour, les mioches
Gueulent et décochent
Des flèches à la mouche du coche

"Je n'ai pas la pétoche
De celle qui fauche
Et cette vie gauche
J'entends qu'elle m'accroche"

Pourtant l'ébauche
de la damnation approche
Et c'est un coup de pioche
Qui conclut la débauche

La mort aura traîné ses galoches

Et du roi coupé la caboche
puis partira laissant à terre bidoche
Et faux brûlante en sacoché

("Tiens j'mangerais bien une brioche
Et j'me f'rais bien un cinoche...")

SCHOENBERG M'A DIT

Schoenberg m'a dit aujourd'hui
"Erwartung j'ai composé
Alors on m'a fui, on a ri
Tous les regards posés
Attaquaient ma puérité
Qui seule un jour passerait
A quelques âmes égarées
Non je ne pourrai jamais
A Dieu me comparer
Mais l'effort doit être fait
Et il sera partagé."

En effet demain
Je crains de rencontrer
Un schoenbergien malin
Une schoenbergienne enflammée
Dans un regard terne
Une flamme va alors briller
Pour qu'apparaisse chétif
L'espoir désespéré.

L'oubli qui sait viendra bientôt frapper
Qu'importe il était notre
Solitude des notes erronées
Climat des moins temporisés

Mais au moins par deux fois j'aurais vu
Une paire d'yeux briller
Au son d'une musique
Qu'on oublie d'écouter
L'effort a été fait
Il fut partagé
L'espace d'un instant
Par un courant foiré
Qui ruine les esprits
Et ouvre les pensées
Interdites comme les prés
Des notes faisandées

LE JOUR A FUI

Alors que, depuis longtemps, le jour a fui,
Il se retrouvait seul dans l'étrange nuit.
Les longs couloirs déserts, les murs plus que
vides,
Les intersections foireuses des sons et des brides,
Les lits déchiquetés sur le plancher qui craque,
Les armes mises en joue pour prévenir l'attaque.

Dans ce monde lointain qu'il jouxtait désormais,
Il te rencontra frêle et endormie
Et il couvrit tout ton être hormis
Ton visage, tes cheveux et les vents qui
dormaient

Quand la torpeur se fut dissipée des brumes
Tu souris répondant à son invitation
A accueillir le jour au son des libations
Qui des noires idées fait oublier les rhumes.

Dès lors, autour de toi un royaume s'est bâti
Et un sens semblait donné à vos pauvres vies.
pourtant le sommeil revint, vil et destructeur
Et fit se vider la scène de tous ses acteurs.
Les fourbes qui au loin couraient seuls sous la
pluie
On repeuplé soudain la maison où l'on cuit !

LA PLUIE FRAPPAIT LES ESPACES VITREUX

La pluie frappait les espaces vitreux
Tandis qu'au loin grondait le tonnerre
Seul sans abri sous le flot nitreux
Je courrais comme le fou qui erre
Au loin l'écho d'une vague musique
Enrôla mes pas englués de glaise
Comme des chiens dressés dans la fournaise
Assaillis d'ignobles as de pique
Qui doucement retrouvent le chemin
Ouvrant la voie aux lendemains

La poignée était froide et d'eau ruisselante
Je frappai incongru à l'orée de ta zone
Ignorant l'orage fou qui pliait les pylônes
Et faisant du décor une femme chancelante

Tu ouvris laissant tes yeux de braise percer cette
Nuit de décombres de raz et de tempêtes
La fête des éléments
Qui vomissent le firmament

Tu claquas la lourde porte
Et me regarda de sorte
Que je comprenne le pourquoi de l'affaire
Du hasard de la chance qui voulait bien
Dérouiller les gonds de cette chaumière

Pour qu'après le feu je cède la place au rien

J'avais tout entendu seulement
J'ai pris le rôle de l'amant
Dont tu n'avais que faire
Qui ne pouvait te satisfaire

Jusqu'à la fin des cieux noirs qui changent
brutaux
Je sortis en fuyant les tables à tréteaux
Les murs incandescents où je vois ton visage
Regrettant à jamais cette nuit de naufrage
Je te laissai seule dans ton âpre demeure
Et séchai lâchement mes larmes au son des
cloches
Au point d'en entendre les vagues dans ma
caboche
Les rivages de tes flots jusqu'à ce que je meure

C'EST GLAUQUE CETTE NUIT

L'arthrite pauvre et ténue
Qui trotte dans la tête
La chaleur d'une peau nue
Qui n'est que pour la fête

C'est glauque cette nuit
Mais c'est si tranquille
Totale absence absence de bruit
pas un pas mille

Le manque de ver à soie
La peur d'avoir froid
L'envie qui prend de faire
Quelque chose mais quoi ?

C'est glauque cette nuit
Mais si tranquille pourtant
Des pas qui parlent sans bruit
Claqués d'absents passants

La musique est une chose
Les rêves en sont une autre
Une chasse d'eau qui tonne
L'absence pour qui l'étonne

Ment-elle cette nuit glauque ?

A qui n'a pas souri
Là où en place de rauque
L'enfer aurait suffi

A qui mieux mieux ils poussent
Les singes inassouvis
Ils veulent me piétiner
Mais jamais je ne plie

Car seul j'irai à la tombe
Et pas de compromis
Borné comme une bombe
Ruinant le paradis

TABLE

Préface à l'édition de 1993	5
Préface à l'édition web de 2001	10
TRUCS DE BOUSE	13
C'est une bonne question	15
L'avocat du diable	17
Obsession	18
Journée de pêche ratée	19
Futur entrevu dans un lavabo qui se vide	21
Philosophie de la mort.....	23
Le secret.....	24
Les élémentaires	26
Et à part ça, quoi de neuf ?	27
Ma petite inès	28
Les vrilles de mon cœur	30
Poème inepte.....	31
Le revers de la médaille	33
Idée subtile	34
Horreur es-tu sans faute	35
Je t'ai rêvée un jour.....	36
Il est là	39
Le vol des corbeaux au dessus de ma tête.....	41
Pis que saoul	42
Rêve d'un devenir moins que probable.....	44
Vase clos.....	46
Gnu m'a dit	47
Schoenberg m'a dit	49
Le jour a fui.....	51
La pluie frappait les espaces vitreux	52

C'est glauque cette nuit	54
TABLE.....	57